

En ce temps-là,
Jésus disait à ses disciples :
« Moi, je suis la vraie vigne,
et mon Père est le vigneron.
Tout sarment qui est en moi,
mais qui ne porte pas de fruit,
mon Père l'enlève ;
tout sarment qui porte du fruit,
il le purifie en le taillant,
pour qu'il en porte davantage.
Mais vous, déjà vous voici purifiés
grâce à la parole que je vous ai dite.
Demeurez en moi, comme moi en vous.
De même que le sarment
ne peut pas porter de fruit par lui-même
s'il ne demeure pas sur la vigne,
de même vous non plus,
si vous ne demeurez pas en moi.

Moi, je suis la vigne,
et vous, les sarments.
Celui qui demeure en moi
et en qui je demeure,
celui-là porte beaucoup de fruit,
car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire.
Si quelqu'un ne demeure pas en moi,
il est, comme le sarment, jeté dehors,
et il se dessèche.
Les sarments secs, on les ramasse,
on les jette au feu, et ils brûlent.
Si vous demeurez en moi,
et que mes paroles demeurent en vous,
demandez tout ce que vous voulez,
et cela se réalisera pour vous.
Ce qui fait la gloire de mon Père,
c'est que vous portiez beaucoup de fruit
et que vous soyez pour moi des disciples.

Moi, je suis la vraie vigne... et mon père est le vigneron... Aimez-vous cette image ? La vigne, le vin est-ce essentiel, important pour nous ? Que nous demandions à Dieu, dans la prière de Jésus, notre pain de ce jour, nous le comprenons fort bien. Rien n'est plus indiscutable que le pain. Mais le vin ? Ne peut-on pas s'en passer ? Je ne voudrais pas me donner en exemple mais, moi-même, je n'en bois que pendant le service, dans l'exercice de mes fonctions, évidemment.

Mais imaginons un instant que Jésus ait affirmé autre chose. Qu'il ait par exemple déclaré d'un air infiniment sérieux « *Moi, je suis une tisane digestive et mon Père est le maître infuseur* »... Nous n'aurions pas eu une idée vraiment dynamique de sa Bonne Nouvelle, nous serions dans la spiritualité de la fameuse marque haut-savoyarde des *deux marmottes*. Un engagement religieux douillet symbolisé par des pantoufles et un canapé moelleux, invitant à se pencher prudemment sur notre chère petite santé. Mais Jésus n'a pas proposé d'être une tisane digestive ou soporifique. Il nous parle de vin, il rêve pour nous d'une image de tonicité et de fête, de bonheur et de saveur. Bien sûr, avec le vin, il faut éviter l'excès mais comme le disait le philosophe Blaise Pascal : « *Trop ou trop peu de vin interdisent la vérité* ».

Ah, ce vin... Rappelez-vous, c'était au tout début de sa vie publique. Jésus avait été invité avec Marie à un mariage supervisé par un intendant assez peu professionnel. C'était dans le petit village de Cana, en Galilée. Les invités avaient bu très vite toute la cave et la fête risquait bien de tourner en eau de boudin, si je puis dire.

Certes, en regard de toutes les détresses humaines que connaissaient les contemporains de Jésus, face aux handicaps nombreux qui n'étaient pas

pris en charge, face au climat de tension et de violence extrême que faisait peser le joug de l'occupation brutale des Romains, ce manque de vin dans le village de Cana n'aurait pu apparaître que comme un non-événement ou tout au plus comme un tout petit malheur. Une mésaventure insignifiante qui n'aurait pas même été mentionnée dans la presse locale. Et pourtant ce manque de vin a suscité l'attention du fils de Dieu lui-même. Il n'a pas fait dans la mesquinerie puisqu'il a franchement transformé l'eau des jarres en 800 litres d'excellent vin pour des gens qui, encore une fois, avaient déjà bu toute la cave.

Le vin, la joie, l'allégresse, c'est bien là, dès le début, la tonalité de la Bonne Nouvelle qui se devait d'être annoncée aux humains. Ainsi la vie n'est-elle pas d'abord une errance tragique, une suite de sacrifices au pain sec et à l'eau mais une belle et joyeuse aventure. « *Regardez, disait Jésus, les enfants.... Prenez même exemple sur eux* ». Ils sont craquants et insupportables, ils sont trop, ils vivent dans une sorte d'ivresse légère. Ils font ce que nous ne faisons plus parce que nous sommes trop sérieux. Ils courent dans la rue pour venir vous embrasser, ils dansent sous la pluie sur une musique de publicité et sautent à pieds joints dans les flaques d'eau, ils marchent à reculons pour voir si la lune les suit, ils sont la vie qui nous surprend, nous submerge, nous apprend... Nous les personnes raisonnables, nous en avons du mal à nous étonner et à nous émerveiller encore, à demeurer dans cette ivresse légère de la vie. Pourtant, tous les matins du monde sont sans retour...

Alors, reprenons joyeusement à notre compte cette image de la vigne. Repensons aussi que sa production n'est pas seulement le fruit de la terre mais bien aussi, comme nous le disons dans la liturgie, le fruit du travail des hommes. Il est certain que toute production demande du travail, beaucoup de travail. C'est peut-être encore plus vrai pour la vigne.

Pour tirer et boire le vin de la fête, il faut donc beaucoup aider la nature. La vigne nécessite un soin constant et énormément de savoir-faire pour porter et donner du fruit. En faisant cette remarque, le Christ nous propose ici encore un enseignement tout à fait encourageant. Il nous parle une fois de plus d'un Dieu qui croit en l'homme, d'un Dieu qui croit en chacune et chacun de nous. Notre vocation est de porter joyeusement du fruit, nous rappelle-t-il, et cela jusqu'au dernier jour de nos années. Nous avons vocation d'être des sarments que l'on vendange dans l'allégresse. Le Christ nous dit ainsi tout le soin que prend un « Dieu vigneron » à l'égard des sarments que nous sommes. Nous ne sommes

pas abandonnés aux aléas des saisons, aux caprices de la météo et aux menaces des prédateurs. Une attention aimante vient nous encourager à donner fruit.

La vigne se doit donc d'être taillée. C'est une opération viticole qui a pour but de limiter la croissance démesurée de la vigne, de régulariser la production des raisins en quantité et en qualité. Cette taille a pour fonction de lui faire produire le meilleur. Certains sarments doivent être émondés et ils servent ensuite de combustible.

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est, comme le sarment, jeté dehors, et il se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent ».

Serait-ce une menace ? Cette combustion serait-elle les prémices des feux de l'enfer ? Ce serait bien étrange de la part de Jésus qui jamais ne menaçait personne et dont le message de tendresse traverse toute la Bonne Nouvelle.

Peut-être peut-on y voir d'abord une parole de tristesse. Quel dommage de ne pas « demeurer en moi », nous dit le Christ. De ne pas être comme une branche liée au tronc et irriguée de la sève bienfaisante et dont les fruits dépasseront la promesse des fleurs. Demeurer dans le Christ n'est pas seulement une affaire de « tala ». Vous connaissez peut-être cette expression qui désigne dans le milieu universitaire celles et ceux qui vont (tala) messe. Etre lié au Christ, cela veut dire tout simplement croire qu'aimer est possible. Etre aimé et aimer à son tour. Comme les petits enfants. Et ne pas seulement le croire mais le montrer.

N'y a-t-il pas tant de beaux fruits qui ont souvent le goût de l'Évangile chez les personnes qui ne partagent pas notre pratique et notre foi ? N'y a-t-il pas tant de beaux engagements chez les jeunes qui affirment par ailleurs – pour le moment en tous cas - que la religion, « *ce n'est pas trop leur truc ?* »

« Si mes paroles demeurent en vous », dit Jésus en parlant des sarments qui fructifient, elles se traduisent par une certaine manière d'envisager l'existence. Ces paroles, elles disent : « j'ai eu faim, tu m'as donné à manger, j'étais un étranger et tu m'as accueilli, j'étais malade et tu es venu me visiter... » Et ces paroles, nous le savons, sont de celles qui ont révolutionné le monde. Et même si un arbre qui s'abat fait plus de fracas que toute une forêt qui pousse, il y a cette montée de sève dans notre

humanité. Il y a tant d'ouvriers de paix qui prennent le risque de faire taire les canons et le payent parfois de leur vie.

La seconde interprétation que l'on peut faire est liée à la taille de la vigne elle-même. Il est des épreuves qui coupent nos désirs, nos élans, nos projets, lesquels deviennent comme du bois mort. Pourtant c'est souvent là où la vigne est émondée qu'elle refleurit de plus belle. Ce n'est plus alors une blessure mais une fécondité. Le message chrétien entretient un rapport à l'épreuve très particulier en parlant de Résurrection et de vie plus forte que toutes les morts. Mais si le poète romantique Alfred de Musset pouvait déclarer *l'homme est un apprenti, la douleur est son maître*, les difficultés et contrariétés, les épreuves peuvent nous faire découvrir des passages nouveaux.

Voulez-vous que je vous raconte cette histoire d'un naufragé qui, comme dans toutes les histoires de naufragés, fut poussé par les vagues sur une petite île déserte ? Manifestement, tous ses malheureux compagnons avaient disparu et il demeurait seul et désemparé. Restait la prière qui était finalement son dernier espoir : oui prier Dieu que l'on vienne à son secours et qu'il ne consume pas le reste de son existence solitaire et sans jamais revoir ceux qu'il aimait. Mais on ne peut pas prier toute la journée et il décida, comme il l'avait lu dans les livres, de se confectionner une petite hutte en branchages pour y protéger les quelques affaires qu'il avait pu sauver du naufrage. Citadin, notre homme n'était pas habitué à travailler de ses mains mais il était finalement assez fier de son œuvre en se reposant près du feu qui réchauffait la fraîcheur des nuits.

Mais, un jour qu'il s'était éloigné pour s'essayer à pêcher, il pressentit qu'un nouveau malheur arrivait. Quand il revint en courant, il constata que sa petite hutte était en feu. Non seulement il était désespéré et abandonné mais en plus il venait de perdre le peu qu'il avait. Il était bien inutile d'essayer s'éteindre l'incendie. La nuit tombant, il se tourna furieux vers Dieu « *Comment as-tu pu me faire cela ? Pourquoi me persécutes-tu ? Oublie-moi...* ». Il finit pourtant par s'endormir sur sa colère. Il fut réveillé à l'aurore par le bruit d'un canot qui accostait. Au large, un grand navire était à l'ancre. Quand il put frénétiquement serrer la main du capitaine qui le sauvait, il lui demanda : « *comment avez-vous su que j'étais là ?* » « *Eh bien, nous avons aperçu le feu que, j'imagine, vous deviez allumer toutes les nuits* ».

Du mal peut jaillir un bien...